

Solaire

Extrait de la revue de presse

M le magazine du Monde – Rosita Boisseau
Danser Magazine – Gérard Mayen
danzine.fr – Nicolas Villodre
telerama sortir – Rosita Boisseau
paris-art.com – Juliane Link

M le magazine du Monde – 3 mars 2012
Rosita Boisseau



7. DANSE. « SOLAIRE » **La lumière en partenaire**

Un coup de chaud pour appeler le printemps, un coup de pinceau pour illuminer la soirée, le spectacle bien nommé *Solaire*, chorégraphié par Fabrice Lambert, annonce la couleur. Fêré de spectacles proches d'installations plastiques dans lesquelles la lumière devient matière, au même rang que les corps des danseurs ou la scénographie, Fabrice Lambert s'appuie pour cette pièce sur l'éclairagiste Philippe Gladieux. Ensemble, ils ont mis au point une partition pour cinq danseurs dont le partenaire commun est la lumière. De quoi relancer le débat du geste et de la danse en lui offrant des enjeux lumineux, graphiques, immatériels et pourtant rudement présents. *R. Bu*

SOLAIRE, DE FABRICE LAMBERT, AU THÉÂTRE DES ABBESSES, 31, RUE DES ABBESSES, PARIS-18^e.
TÉL. : 01-42-74-22-77. DU 9 AU 10 MARS À 20 H 30. ENTRÉE : DE 14 À 25 €.



FABRICE LAMBERT À UZÈS DANSE

UZÈS/GARD

Ça marche pour Fabrice Lambert ! Le Théâtre de la Ville (Paris) le programmait pour la première fois cette saison. Le CND (Centre national de la danse) vient de le désigner artiste résident de longue durée (trois ans). Le mois dernier, il créait sa nouvelle pièce, *Faux Mouvement*, au CDC de Toulouse. Un lieu fidèle. Enfin le voici à Uzès Danse. Là, on ne l'attendait pas forcément. La danse de Fabrice Lambert est si claire et tenue qu'un regard rapide pourrait le rabattre sur la « belle danse », à rebours des nouvelles formes et de la performance prisées du festival gardois. Alors Liliane Shaus, programmatrice à Uzès, s'étonne qu'on s'étonne : « Fabrice Lambert va tellement au bout de sa précision technique, et de l'immersion du danseur dans un environnement d'images et de lumières, que ça en devient exigeant pour le spectateur. Ça n'est pas du beau pour le beau. Cela relève d'une recherche approfondie ».

Dans ses récentes pièces, *Solaire*, et maintenant *Faux mouvement*, Lambert implique ses interprètes dans la diversité de leurs engagements personnels, singuliers, sur le plateau. Il les aborde avec une proposition écrite : « J'ai effectivement un désir de lisibilité du réel, du présent, extrêmement composé, léché, pensé ». Mais à l'épreuve du plateau, cette grille de propositions ne se veut qu'incitation au dialogue interprétatif. Là se joueront « la décision, l'amplitude, la vitesse ». Pour l'évoquer, le chorégraphe a une jolie manière, significative, de se reprendre. « Tout cela implique un état de corps », poursuit-il, pour lâcher aussitôt : « un état de corps, donc un état mental, c'est strictement la même chose ». Quand il place un corps à la limite d'un moment, comme au milieu de lui-même, surpris juste à l'endroit où il se trouve ; quand il travaille sur la notion de « faux mouvement », Lambert ne s'engage-t-il pas au plus noble de l'art du trompe l'œil : acte d'illusion pure, pourtant capable d'altérer le réel. ●

Gérard Mayen

Comme le titre l'indique, Solaire, une pièce de Fabrice Lambert créée en 2010 et vue mi-mars aux Abbesses grâce à Fabien Rivière et à Olivier Stora, joue sur la lumière. Sur les lumières, plutôt. Celles, conçues par Philippe Gladioux, et celles, jouées en direct par Mehdi Toutain-Lopez. Ce sont elles, d'ailleurs, qui déclenchent les hostilités, en négatif, sous forme de nuages de différents degrés d'obscurité ne présageant rien de bon. Sombreur abstraite et silencieuse.

Les lumières, artificielles, cependant, contrôlées à distance ou en pilotage automatique, peu importe, s'imposent d'emblée et donnent la rythmique au spectacle au moyen, entre autres, de longs fondus au noir. Non pas que la danse n'ait pas la sienne, propre. Ou que la B.O. de rock seventies, à base de basse- batterie-guitare, n'ait pas son signifiant à dire. Simplement, musique et danse sont livrées par intermittence. En jets discontinus. En pointillés.

C'est d'ailleurs l'autonomie, pour ne pas dire l'importance, de l'éclairage par rapport au reste – aux effets visuels, ponctuels, en synchronie pour la plupart, parfois en léger décalage avec l'élément sonore signé Frédéric Laügt et Alexandre Meyer ; à la perception spectatorielle embuée, titillée, pour une fois un peu perturbée – qui est, pour nous (ne parlons pas à la place des autres !), en tout cas, le plus singulier dans cette œuvre.

Non pas que les costumes d'Alexandra Bertaut ne soient pas élégants dans leur sobriété anthracite. Que le rock mixé à des nappes électro-acoustiques ne provoque rien chez l'auditeur. Que la chorégraphie n'ait pas sa propre ligne de conduite. Que les interprètes (Madeleine Fournier, Hanna Hedman, Fabrice Lambert, Ivan Mathis et Stephen Thompson) laissent indifférents. Loin de là. Mais la nouveauté est dans le rapport inédit, amorcé ou esquissé par William Forsythe [<http://www.danzine.fr/Bill-et-Bill>], systématisé ici d'une manière audacieuse qui ne manquera pas de faire date en s'imprimant par la même occasion sur la mémoire collective du public captivé (peu de spectateurs, finalement, ont quitté la salle en cours de route, pas encore habitués à être sollicités de la sorte par une expérience relevant de la psycho-physiologie de la sensation). La lumière n'est pas chargée de traduire une atmosphère, d'illustrer une intention quelconque du chorégraphe ou d'éclairer tel ou tel détail ou moment-clé. Elle devient décor, pigment, « nouvelle scène », pour reprendre des concepts empruntés au Bauhaus, explorés en long, en large et en travers en particulier par László Moholy-Nagy.

A un moment donné, une nuée de spots lumineux semble vouloir localiser le corps du danseur jouant à cligne- musette sur tout l'espace du plateau – la notion de jeu, pas seulement le jeu d'orgue lumineux, étant prise au sérieux par Fabrice Lambert et son équipe : les gels du mouvement peuvent faire penser au « un deux trois soleil », les petits gestes comme celui qui consiste simplement à lever le bras, à « Jacques a dit », les courses soudaines au « chat et à la souris ».

La danse vient en sus. En prime. Par-dessus le marché. Comme un cadeau luxueux. Les interprètes ne se prennent pas pour des starlettes, rien de virtuose n'étant prévu au programme. Ils participent des micro- événements prémédités par l'auteur. Cela déambule, cela arpente les planches, cela s'exprime en solitaire, cela combine en pas de deux ou de plus (on peut compter jusqu'à cinq), cela marque (le coup ou le pas). Cela marche. Cela danse aussi (cf. le passage après le moment de tremblote de toute la compagnie, et la belle série d'enchaînements sur un tempo vif et des notes de guitare électriques suraiguës). Et pourquoi pas ?

... (Fabrice Lambert) nous a déjà surpris par des installations hypnotiques, où le choc de la lumière et de l'obscurité tordait la vision spectaculaire jusqu'au mirage.

Avec « Solaire », pièce pour cinq danseurs, il poursuit ce travail sur la métamorphose des corps et des gestes sur un plateau irradié de jets lumineux. Avec l'éclairagiste Philippe Gladioux, il a mis au point une partition spécifique, qui croise les mouvements des danseurs et des lumières pour le plus stimulant des dialogues.

La pièce s'ouvre dans une pénombre délicate, laissant deviner les lignes des corps et les flux du mouvement. *Solaire* se révèle dans l'opportunité qu'elle offre d'une exploration de la lumière comme catalyseur d'action et de transformation. Lumière qui dessine les corps, mais sait aussi se rendre sensible aux perceptions induites par ceux-ci.

Dans sa nouvelle création, Fabrice Lambert envisage la conception lumière selon une démarche sensitive, avec inspiration et brio. Le dispositif scénique se veut organique et vivant, la lumière devenant un élément avec lequel dialogue les corps, dans une relation double et complexe. Réalisé avec la participation de Philippe Gladieux, éclairagiste et vidéaste, cette collaboration a permis de placer sur la même échelle de valeur, lumière et mouvement. Ayant conçu une installation capable d'épouser les plus infimes oscillations du corps, Philippe Gladieux, nous propose d'envisager «la lumière comme la prolongation du geste, et l'ombre son négatif». Cette exigence engendre une manipulation en direct des éléments lumineux, qui agissent et réagissent, pétrissant le corps comme sculpture et la scène comme espace intérieur et extérieur, flexible et concret.

L'importance primordiale de l'intensité lumineuse n'a jamais été ignorée par les champs de la photographie et du cinéma, tant l'existence même des supports leur est entièrement soumise, et la création de l'image, dans sa composition, sa texture, sa sensibilité, redevable. Le spectacle vivant ne dépend pas des mêmes conditions d'existence. Il semblerait cependant que la danse contemporaine réserve de plus en plus une place de choix à la lumière, pensée dans sa dimension physique et tangible, comme particules d'énergie. Elle devient alors un principe d'organisation des flux et des états. L'écriture chorégraphique se nourrit dans l'intention de cette énergie lumineuse. Dans l'interaction, la lumière devient élan, elle soutient la pensée chorégraphique et en suit les contours. De cette relation nouée à double sens naît une complicité immédiatement perceptible.

L'écriture de Fabrice Lambert, qui s'inspire de la mémoire des corps, sur le plan physiologique et universel, mêlant l'intime et le biologique, questionne le patrimoine cellulaire inscrit en chacun de nous. Sa danse privilégie l'effleurement, le flottement, la résonance ; mais elle se déploie également dans un rapport affirmé au sol, privilégiant contact et vibration. Dans sa structure, la pièce oscille entre création collective et échappée en solo, offrant une texture et une matière dont on notera l'extrême finesse et la grande maîtrise. Une sorte de crissement des corps permanent dont nous percevons la mélodie interne, comme une sonorité secrète qui guiderait le mouvement dans une écoute sincère de nos connaissances instinctives.